

Au vu des taches sombres, les champignons étaient déjà installés depuis longtemps. Elles descendent du mur comme des coulures, on pourrait croire qu'elles sortent en dégoulinant de l'arête. Leur aspect velouté est aussi attirant que répulsif. Je regardais chaque jour l'état de leur évolution me disant que je devrais les reporter sur un papier mais ne trouvais aucun élan pour le faire. J'avais également envie de me renseigner sur la possibilité de faire pousser des champignons, comestibles cette fois. Je connaissais la culture des champignons par l'insémination de mycélium dans de la paille ou du café. J'avais vu ça sur internet où l'on vendait des boîtes de champignons « prêts à pousser », sorte de sensibilisation pédagogique, plus que réelle culture nourricière. Ça m'avait intriguée, j'avais aussi regardé des vidéos où ils intégraient la mixture dans des souches de bois. Autant faire de cette humidité ambiante un atout. Afin d'intégrer le dispositif à l'espace, j'avais d'abord pensé à des moulières, puis aux chapiteaux corinthiens avec leurs feuilles d'acanthé. Mais ainsi collé, la moisissure du mur pourrait contaminer le mycélium et compromettre la pousse. La colonne avait pour avantage de pouvoir faire

des pousses à 180 degrés et pourrait toujours servir de barre de *pole dance* à certaines occasions. Je visualisais tout à fait un gros tronc taillé au milieu du salon. Je laissais cette idée en suspens, je me grattais l'aine et ouvrais le frigo. Des champignons qui moisissent c'est quand même un pléonasme.

Inspiration. Ça sent le moisi, une odeur qui occupe la gorge qui gratte et assèche.

J'avais rendez-vous avec mon groupe sur les plantes sauvages comestibles et médicinales de Paris. La prochaine rencontre était à Belleville. L'idée m'était venue après la lecture de *Dead Cities* de Mike Davis et plus particulièrement son chapitre sur l'histoire naturelle des villes mortes. Je n'avais alors jamais envisagé le potentiel nourricier de la flore urbaine mais vu l'état du monde et mes tendances paranoïaques et conspirationnistes, je préférais prendre les devants. J'étais plus ou moins assidue au rendez-vous du groupe. On procédait par quartier ce qui nous permettait d'observer les relations entre la population, le niveau de vie, l'architecture, les espaces verts et les friches. J'y avais rencontré Bob, qui se nourrissait exclusivement de riz et de plantes sauvages depuis quinze ans. Il ramassait ça dans les interstices du bitume urbain, les jardins ou les bois. Il était toujours là et avait généralement déjà fait un état des lieux avant la séance.

Bob avait tendance, non pas à parler fort, mais à dire tout haut ce que les autres pensaient tous bas comme

on dit. Ou plutôt, à dire tout haut ce qu'il pensait que les autres pensaient tout bas. C'était une manière d'interpréter les pensées des autres, je le soupçonnais au fond de projeter les siennes. Il aimait bien protester, dénoncer. Il aimait bien ce mot, mais en tant que prof d'Histoire il devait bien savoir que la dénonciation n'avait pas toujours eu les mêmes répercussions. Il avait du mal avec l'argent et se méfiait de ceux qui en parlaient. Selon lui il avait ses idées comme seule richesse, et il se mettait à parler du revenu minimum et de la fin de l'emploi. Ça durait des heures mais j'aimais bien l'écouter. Il avait une sorte d'optimisme déchu, une calme rébellion. Il ne devenait jamais grossier, mais c'était comme s'il retenait tout ça enfoui. Un trop-plein d'énergie. Peut-être que les plantes l'aidaient à se calmer.

Je mettais ma veste et claquais la porte. À ce moment-là mon regard rencontrait systématiquement la fenêtre de ma voisine. J'avais vue sur sa chambre où elle avait pour rituel de prendre des selfies tous les matins en petite culotte devant son mur de photographies. Ce qui m'étonnait le plus c'est qu'elle semblait ne jamais porter la même culotte, comme une sorte de collection fétichiste. J'imaginai qu'une fois portée elles les envoyaient au Japon pour se faire un peu d'argent.

J'avais d'abord rendez-vous avec Martha. Le café dominical sur la place du marché, Place de la Réunion. J'aimais lui trouver des affiliations avec ma voisine mais au fond je ne voyais pas vraiment de lien. Elle était plutôt discrète comme personne et assez difficile à appréhender. Souvent elle me donnait des rendez-vous où elle ne venait pas et vice versa. J'avais eu vent du deuxième cas par un ami commun ; je ne pouvais pas être au courant des rendez-vous qu'elle me donnait sans me prévenir. Parfois, il arrivait que l'on se retrouve par hasard dans la même soirée sans que je ne m'en rende compte, ce qui

avait tendance à me culpabiliser. J'en voulais à mon manque d'attention, ça me donnait la sensation d'avoir raté quelque chose d'important. C'était comme un jeu pour elle, et je me demandais si elle en était davantage l'actrice ou la victime. Depuis quelque temps elle s'amuse à adapter son comportement en fonction de phénomènes extérieurs. Sa dernière méthode en date indexait sa manière d'agir aux fluctuations de son compte en banque. J'arrivais à peu près à voir ce que pouvait donner « retrait » ou « à découvert », mais j'avais plus du mal avec « spéculation » ou « fluctuation ».

Je connaissais bien le quartier ou tout du moins ça me faisait plaisir de le croire. Chaque fois qu'on entrait dans les détails en m'indiquant le nom d'une rue j'étais incapable de la resituer. Sur la place du marché on avait le choix entre l'amigo et le bar des bobos, le bar d'été et le bar d'hiver. Cette fois-ci je profitais d'un rayon de

soleil pour me mettre en terrasse. J'aimais bien la vue. La petite place et puis derrière ces grands immeubles toujours en travaux. Alors que les étages montaient à toute allure pour certains, d'autres disparaissaient du jour au lendemain. La troisième catégorie stagnait indéfiniment dans un état transitoire assez incertain. Le temps semblait s'alourdir, toujours plus chaud, presque pesant. J'avais pourtant l'habitude d'attendre mes rendez-vous, mais ma solitude me mettait toujours mal à l'aise et j'essayais de trouver des stratagèmes pour me donner une contenance. Le café était toujours bu trop vite, j'avais essayé le livre, le carnet, le téléphone. Mais au fond j'avais surtout envie de ne rien faire. J'attendais en somnolant. Il ne me serait pas venu à l'idée d'aller boire un café seule si ce n'était pour attendre quelqu'un. Et finalement je me prêtais bien au jeu parce que j'étais prête à attendre longtemps. Si longtemps que quand j'eus un sursaut de conscience le temps était bien avancé.

Le groupe était déjà de retour au local quand je les rejoignais. Chacun avait posé sur la table le fruit de sa cueillette. On retrouvait comme souvent le pissenlit et le mouron des oiseaux, la chicorée, le chardon, l'oseille. D'après mes lectures je me souvenais qu'il s'agissait pour beaucoup d'espèces étrangères et

que ces biotopes urbains pourraient être les écosystèmes avant-coureurs du futur. Certains persistaient à ramasser des succulentes et on continuait de leur expliquer qu'elles n'étaient pas comestibles. Il y avait aussi les bottes que Jeanne avait trouvées près d'une poubelle, les cartes postales publicitaires de Pablo, les branches mortes de châtaigniers taillées en pic de Sébastien, un bouquin, des cailloux et un morceau de crêpi. Je regardais longuement ces choses ainsi disposées en faisant des allers retours avec la vitrine. Je vis alors Martha debout les bras tombants. Elle semblait figée, le regard dans le vide. Elle avait son habituel teint clair quasi transparent, une cigarette dans une main et une tasse de café dans l'autre. Je trouvais que ça faisait un joli tableau avec la table en premier plan, les reflets dans la vitre et Martha.

J'entendais Bob en voix off parler de tir à l'arc japonais, sa dernière découverte vers la voie du zen. C'est important la respiration. Et il faut regarder bien au loin, pas vers la cible mais en perpendiculaire. La cible c'est au dernier moment, tu sais qu'elle est là, tu n'as pas besoin de la regarder. Tu regardes au plus loin. Au-delà des objets, des arbres, du muret du voisin, peu importe. La respiration.

Plus je les regardais plus le tout devenait abstrait. À ce moment-là j'essayais de trouver une certaine cohérence à cet ensemble. C'est quoi le rapport ? Il n'y en a pas. C'est un peu bête de chercher un rapport entre des choses qui n'en ont pas.

Une expiration. Moi j'avais surtout le ventre vide et je ne voyais pas ce qu'on allait faire à manger avec les trouvailles du jour.

TIPHAINE CALMETTES

**DANS LE CADRE DE « BERLIN-EST »
GROUP SHOW AVEC :
FABIENNE AUDÉOUD, MARION BOCQUET-APPEL,
TIPHAINE CALMETTES, JEROME CAVALIERE,
MATTHIEU CLAINCHARD, MICHAEL DEBATTY,
DAVID EVRARD, IBAI HERNANDORENA,
MARIANNE MARIC, APOLONIA SOKOL.**

**9 JUIN - 9 JUILLET 2016
DU MERCREDI AU SAMEDI 11H - 19H**

**ARNAUD DESCHIN, GALERIE 18 RUE DES CASCADES 75 020 PARIS
INFORMATIONS T +33 (0)6 75 67 20 96**